

# UN SOIR...

Je ne puis lire l'entre-filet presque quotidien des journaux, qui, brutal et concis, rapporte : Hier soir, vers 10 heures, une ouvrière, Madeleine B..., 20 ans, s'est précipitée dans la Seine, du haut du pont de... malgré les recherches faites par des mariners, le corps de la malheureuse n'a pu être retrouvé. Désespoir d'un mour...

Non... je ne puis parcourir l'horrible fait divers... et le seul titre "suicide", me fait jeter les yeux sur la colonne suivante. C'est qu'à chaque fois, la vision atroce de l'acte m'apparaît. Oh ! cruellement nette et réaliste... Alors, je me ressouviens, et ce souvenir est si triste, qu'il me cause du remords, un remords poignant, comme d'une mauvaise action accomplie... Vous allez voir...

Un soir — il y aura de cela trois ans en mai prochain — je revenais du Vaudeville. Pour gagner mon domicile, j'avais pris l'avenue de l'Opéra. J'étais morose, d'abord parce que la nuit et la solitude me causent toujours une impression de mélancolie, et puis, j'avais, depuis quelques semaines des ennuis de toute nature. Je me sentais dans cet état d'esprit anormal de l'homme déprimé ou assailli par le mauvais sort, qui ne voit que les amertumes de la vie, en dénature les côtés consolants, en travestit les aspects attrayants...

Subitement, devant moi, sous les arcades de la rue de Rivoli, une silhouette féminine m'apparut. Elle allait, à trente mètres de moi, rapide et légère. Mon pas hâtif abrégeait insensiblement la distance qui nous séparait, et, bientôt, je pus distinguer, sous un chapeau mauve, coquet, un ama... de cheveux bruns qui s'allouaient à la lueur des réverbères, un corsage crème, une jupe noire, courte, un boa autour du cou. La main droite tenait quelque chose de blanc, comme un mouchoir, et fréquemment le portait au visage... La démarche était souple, aisée, et trahissait une femme jeune.

Devant l'entrée de la cour du Louvre, elle traversa la rue et marcha vers les grilles. C'était mon chemin. Je suivis. Sous la voûte, je pressai le pas et rejoignis l'inconnue. Je la dévisageai rapidement : je vis une admirable figure de jeune fille. Des cheveux bruns, ondulés gracieusement autour d'un délicieux ovale, des yeux noirs, empreints d'une infinie douceur, emplies de larmes, rougis, gonflés... des lèvres sanglantes, délicates, qui tremblaient sur les dents serrées pour retenir les sanglots proches... Je me sentis froid au cœur devant cette désolation muette, si navrante en sa sincérité et si profondément gravée sur cet être enfantine encore. Se pouvait-il qu'il y eût, par une nuit tiède de printemps, sous un ciel dont mille étoiles étincelaient, montrant le bleu-bleu et le loup, au milieu de ce Paris si caressant, si facile pour la femme, qui en est reine... se pouvait-il qu'il y eût un vrai et grand chagrin dans un être jeune et beau, pour lequel toutes les séductions de la grande ville, tous les charmes de cette nuit, toutes les promesses de ce printemps, tous les sourires de la vie semblaient faits ?

Je l'avais dépassée... derrière moi, j'entendais le martèlement sec et preste des talons de ses petites bottines. Et, brusquement, je me sentis envahi par une immense curiosité. Où allait, seule à cette heure, par ce chemin, cette jeune fille en larmes... Je traversai vivement la seconde voûte et, sur le quai, derrière un kiosque à journaux, à l'entrée du pont des Arts, je me dissimulai...

Elle arrivait. Je voyais la main mignonne, sans gants, porter à ses yeux le mouchoir, puis l'offrir aux morsures de ses dents... Elle gravit les marches du pont, et, au coin de pierre, s'arrêta. Son coude gauche s'appuya sur le parapet, de sorte qu'elle me tournait presque le dos et que je pouvais l'observer tout à loisir.

Elle restait immobile et, dans la pénombre, je distinguais son buste frémissant, puis, de temps en temps, le petit chiffon blanc qui montait vers le visage... Une heure vena à Saint Germain-Auxerrois. Un soldat traversa le pont, hâtivement ; son pas, à la hauteur de la forme si minime, eut un ralentissement hésitant... puis il repartit... Une rafale de brise fraîche passa et les feuilles tendres des arbres eurent un frisson léger... Sur le quai, dans un vrombissement croissant, une automobile fracassa le pavé. Ses phares aveuglants brisèrent le détachement, très nette, la silhouette prostrée de la jeune fille. Puis le silence et la nuit retombèrent...

Tout à coup, la forme s'agit. Les bras, rejetés en arrière, elle vint à moi, cou le box qui sonna comme un serpent, les yeux tiraient, maintenant, les épingles du chapeau mauve. J'avais compris... je m'élan-

Un cri apeuré, tout le corps retourné vers moi, un recul brusque, une révolte des poignets emprisonnés dans mes mains... puis une voix basse, haletante, implorante qui disait : "Laissez-moi... laissez-moi..." Je la chahai les mains, je demandai : "Qu'alliez-vous faire ?"

Pas de réponse. La tête baissée, je ne voyais que les torsades folles des cheveux sombres... le corsage crème palpitait... "Il ne faut pas, mademoiselle... Soyez raisonnable... Voulez-vous que je vous reconduise chez vous ?"

La petite tête remua lentement de droite à gauche, plusieurs fois... "Vous n'allez pas rester là ? Venez..."

Elle leva son visage vers moi, et dit : "Je vous en prie... monsieur... laissez-moi..." Partez... Je vous assure que j'ai bien réfléchi. Ne me retenez pas... Ce que je ne ferai pas ce soir, je le ferai demain.

— A votre âge ?... Etes-vous donc si désabusée de la vie ?... Etes-vous si désespérée ?... si sûre de ne pas trouver le bonheur ?

Malgré moi, ma voix était devenue toute changée, basse, grave, chaude, et j'étais étreint par une émotion réelle... Cependant les pensées de cette enfant étaient les miennes tout à l'heure... Elle s'était appuyée à l'angle du pont et pleurait.

— Pleurez, lui dis-je, n'ayez aucune gêne à cause de moi. Vous serez plus calme, ensuite, et plus raisonnable.

— Jamais !... jamais !... — Mais si, croyez-moi... Jeune et jolie comme vous êtes, la vie peut être heureuse et riante pour vous. Vous aimerez, vous serez aimée, et, avant un an... Un éclat de rire navrant m'interrompit. C'était un cri d'une douloureuse agonie, démenti violent d'un être désabusé. Je devins bien, certes, que cette petite âme souffrait d'amour et qu'une désillusion trop cruelle l'avait conduite à ce point, l'avait poussée vers les flots de cette Seine qui dormait, perfide et attirante, au dessous de nous.

Présentant autre chose que le triste et trop banal désespoir d'un amour des suicides, j'interrogeai doucement.

— Quel âge avez-vous ? Avez-vous des parents ?

— Je suis seule ! Oh !... oui, seule, seule !

— Vous n'avez pas d'amis ? Quelque personne que vous aimez, qui s'intéresse à vous, que votre mort affligerait ?

— Personne... non... non... plus personne... Je puis mourir, je suis bien seule... Personne ne me pleurera... pas même moi.

— Vous voyez bien... Vous pensez à quel point... Etes-vous sûre que vous ne lui causez pas un grand chagrin, à lui ?

Le même éclat de rire résonna encore à mon oreille et me glaça pour la seconde fois... Subitement, elle mit sa main sur mon poignet.

— Tenez, dit-elle, je vais vous raconter... tout... et vous comprendrez... Vous verrez si vous avez le droit de me retenir.

— Je vous l'ai dit, déjà, je suis seule... sans parents... sans amis... j'ai 18 ans... je suis employée dans une grande bijouterie... depuis deux ans... Il y a sept mois j'ai connu un jeune homme... au restaurant... Oh !... je ne sais pas pourquoi je l'ai écouté, lui... Cependant, je vous assure, bien d'autres m'avaient poursuivie et j'avais, jamais, je n'avais voulu l'écouter... Mais lui... mon Dieu... il m'avait si bien parlé... Il m'avait dit si tristement qu'il était seul, lui aussi... et il souffrait tant de cet isolement que je connaissais bien, moi... et dont je souffrais... aussi !

Alors, nous nous sommes revus... tous les matins, au restaurant... Oh !... je n'ai pas été prise tout de suite... oh non !... Seulement... j'avais beau résister de toutes mes forces, je sentais bien que j'allais l'aimer trop, un jour et que, alors, je serais sans volonté contre lui... Et je ne pouvais pas prendre la résolution de ne plus le revoir... lorsqu'il me quittait en me disant : "A demain" je pensais : "Peut-être n'irai-je pas ?" et le soir, dans ma chambre, je me disais : "Demain, je changerai de restaurant..." pendant que j'arrangeais un chapeau ou un corsage pour qu'il me trouvât plus jolie en me revoyant...

Enfin, tout d'un coup, je me suis sentie moult et inerte sous sa parole... Si nous saviez comme il me disait de jolies choses... combien il avait pour moi de prévenances et de tendresses... des délicatesses qui font fondre le cœur et qui troublent plus que la plus douce caresse... Alors, un jour, j'ai cédé... et j'ai bien cru, oh !... oui, que la vie était heureuse et riante, comme vous disiez, et que toujours elle serait telle pour moi. Je l'adorais tant, monsieur, que je ne pouvais pas même voir s'il m'aimait, lui... et que je m'en inquiétais pas... et que l'aimais avec tout moi, et

Elle ne pleura plus, son visage était froid et elle restait droite, le regard fixe, comme si elle luttait impérieusement contre une envie intérieure.

Je lui demandai doucement : — Alors ?... vous ne croyez pas pouvoir être plus forte, désormais, contre lui... contre votre amour ? Ne voulez-vous pas essayer, dites ?

Elle sourit tristement, hochant la tête et me regardant : — Maintenez, monsieur, vous allez partir, n'est-ce pas ?... Je vous jure que vous ne commetrez pas une mauvaise action... que vous aurez fait votre devoir... alors... laissez-moi... ou je re-urne là-bas...

Et je partis, courant sur le pont, sans me retourner sans vouloir entendre... Et j'entendis... un bruit sourd... Je regardai invinciblement la Seine.

Ses flots dormaient, perfides et attirants, au dessous de moi.

Elle ne pleura plus, son visage était froid et elle restait droite, le regard fixe, comme si elle luttait impérieusement contre une envie intérieure.

Je lui demandai doucement : — Alors ?... vous ne croyez pas pouvoir être plus forte, désormais, contre lui... contre votre amour ? Ne voulez-vous pas essayer, dites ?

Elle sourit tristement, hochant la tête et me regardant : — Maintenez, monsieur, vous allez partir, n'est-ce pas ?... Je vous jure que vous ne commetrez pas une mauvaise action... que vous aurez fait votre devoir... alors... laissez-moi... ou je re-urne là-bas...

Et je partis, courant sur le pont, sans me retourner sans vouloir entendre... Et j'entendis... un bruit sourd... Je regardai invinciblement la Seine.

Ses flots dormaient, perfides et attirants, au dessous de moi.

Elle ne pleura plus, son visage était froid et elle restait droite, le regard fixe, comme si elle luttait impérieusement contre une envie intérieure.

Je lui demandai doucement : — Alors ?... vous ne croyez pas pouvoir être plus forte, désormais, contre lui... contre votre amour ? Ne voulez-vous pas essayer, dites ?

Elle sourit tristement, hochant la tête et me regardant : — Maintenez, monsieur, vous allez partir, n'est-ce pas ?... Je vous jure que vous ne commetrez pas une mauvaise action... que vous aurez fait votre devoir... alors... laissez-moi... ou je re-urne là-bas...

Et je partis, courant sur le pont, sans me retourner sans vouloir entendre... Et j'entendis... un bruit sourd... Je regardai invinciblement la Seine.

Ses flots dormaient, perfides et attirants, au dessous de moi.

Elle ne pleura plus, son visage était froid et elle restait droite, le regard fixe, comme si elle luttait impérieusement contre une envie intérieure.

Je lui demandai doucement : — Alors ?... vous ne croyez pas pouvoir être plus forte, désormais, contre lui... contre votre amour ? Ne voulez-vous pas essayer, dites ?

Elle sourit tristement, hochant la tête et me regardant : — Maintenez, monsieur, vous allez partir, n'est-ce pas ?... Je vous jure que vous ne commetrez pas une mauvaise action... que vous aurez fait votre devoir... alors... laissez-moi... ou je re-urne là-bas...

Et je partis, courant sur le pont, sans me retourner sans vouloir entendre... Et j'entendis... un bruit sourd... Je regardai invinciblement la Seine.

Ses flots dormaient, perfides et attirants, au dessous de moi.

jamais, je vous le jure, un homme n'a été plus complètement chéri... Les passions dont parlent les livres... les actions incroyables qu'ils font réaliser... je me sentais capable de les accomplir, moi aussi, et d'autres encore... car mon amour était tout pour moi... La preuve en est que, lorsqu'il eut envie d'une chevalerie qu'il avait vue dans la vitrine de la bijouterie, je l'ai achetée pour la lui donner... puis, les autres bijoux qu'il désirait... et lorsque je n'ai pu les lui acheter, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour les lui offrir... Mais oui... et sans hésitation, sans crainte... sans remords... J'étais trop heureuse de lui faire plaisir... et c'était si simple, vraiment !

Je sais bien que c'était mal, monsieur... mais, dites ? lorsque l'on aime, le mal, n'est-ce pas de faire de la peine à l'être aimé ?

Oh ! jamais je ne lui ai causé de chagrin... tandis que lui... Lui... trois mois après notre liaison, il est devenu acariâtre, rude, brutal... il me traitait durement, très durement, mais je ne m'en fâchais pas, et je pensais que, n'ayant pas d'emploi (il avait quitté sa place) et se sentant sans ressources, cela lui aigrissait le caractère... Seulement... un jour... Et là les larmes et les sanglots revinrent, violents... un jour, mon Dieu !... j'ai vu au doigt d'une de mes amies une bague que j'avais volée pour lui... Je lui ai fait des reproches, il me jura qu'il n'y avait rien entre Lucile et lui et qu'il ne la reverrait plus.

Notre vie continua, pareille, mais il me demandait plus fréquemment des bijoux. Il savait que je les volais et je commençais à me dérober car je craignais que le patron ne s'aperçût... à la fin.

Hier, il a voulu, absolument, que je lui porte un bracelet, diamants et perles qu'il avait vu dans la devanture. J'ai résisté, puis tout de même, devant ses reproches et ses menaces, j'ai cédé.

Ce soir, en partant du magasin, j'ai pris le bracelet, et je suis partie bien vite le lui donner.

Si vous saviez... le misérable... chez moi... il me m'a tendait pas si tôt... je l'ai surpris avec Lucile... et ils ont ri, tous les deux de ma colère... et de ce que je disais...

Elle s'arrêta un long moment, car elle ne pouvait plus parler tant elle haletait... Elle reprit : — Et je sais bien que si je le revois, il me reprendra, car je l'aime encore autant... encore plus qu'avant. Il a fait de moi une voleuse, il m'a trompée, il me fait souffrir, malgré cela je me sens sa chose à moi complètement que lorsqu'il me disait des paroles si douces et si caressantes... dans les premiers temps.

Alors, vous voyez, monsieur, il vaut mieux... On s'apercevra, un jour ou l'autre... On m'emprisonnera... Que fera-t-il, lui, pendant ce temps ? Oh non ! n'est-ce pas ?... il vaut mieux que je me noie...

Vous allez me dire d'essayer de vivre sans lui ?... Mais non... Tenez... maintenant, j'hésite... et je brûle du désir de retourner vite... chez moi... Et je sais bien cependant qu'il est avec l'autre... qu'il ne m'aime pas... qu'il ne m'a jamais aimée...

Elle ne pleura plus, son visage était froid et elle restait droite, le regard fixe, comme si elle luttait impérieusement contre une envie intérieure.

Je lui demandai doucement : — Alors ?... vous ne croyez pas pouvoir être plus forte, désormais, contre lui... contre votre amour ? Ne voulez-vous pas essayer, dites ?

Elle sourit tristement, hochant la tête et me regardant : — Maintenez, monsieur, vous allez partir, n'est-ce pas ?... Je vous jure que vous ne commetrez pas une mauvaise action... que vous aurez fait votre devoir... alors... laissez-moi... ou je re-urne là-bas...

Et je partis, courant sur le pont, sans me retourner sans vouloir entendre... Et j'entendis... un bruit sourd... Je regardai invinciblement la Seine.

Ses flots dormaient, perfides et attirants, au dessous de moi.

Elle ne pleura plus, son visage était froid et elle restait droite, le regard fixe, comme si elle luttait impérieusement contre une envie intérieure.

Je lui demandai doucement : — Alors ?... vous ne croyez pas pouvoir être plus forte, désormais, contre lui... contre votre amour ? Ne voulez-vous pas essayer, dites ?

Elle sourit tristement, hochant la tête et me regardant : — Maintenez, monsieur, vous allez partir, n'est-ce pas ?... Je vous jure que vous ne commetrez pas une mauvaise action... que vous aurez fait votre devoir... alors... laissez-moi... ou je re-urne là-bas...

Et je partis, courant sur le pont, sans me retourner sans vouloir entendre... Et j'entendis... un bruit sourd... Je regardai invinciblement la Seine.

Ses flots dormaient, perfides et attirants, au dessous de moi.

Elle ne pleura plus, son visage était froid et elle restait droite, le regard fixe, comme si elle luttait impérieusement contre une envie intérieure.

Je lui demandai doucement : — Alors ?... vous ne croyez pas pouvoir être plus forte, désormais, contre lui... contre votre amour ? Ne voulez-vous pas essayer, dites ?

Elle sourit tristement, hochant la tête et me regardant : — Maintenez, monsieur, vous allez partir, n'est-ce pas ?... Je vous jure que vous ne commetrez pas une mauvaise action... que vous aurez fait votre devoir... alors... laissez-moi... ou je re-urne là-bas...

Et je partis, courant sur le pont, sans me retourner sans vouloir entendre... Et j'entendis... un bruit sourd... Je regardai invinciblement la Seine.

Ses flots dormaient, perfides et attirants, au dessous de moi.

Elle ne pleura plus, son visage était froid et elle restait droite, le regard fixe, comme si elle luttait impérieusement contre une envie intérieure.

Je lui demandai doucement : — Alors ?... vous ne croyez pas pouvoir être plus forte, désormais, contre lui... contre votre amour ? Ne voulez-vous pas essayer, dites ?

Elle sourit tristement, hochant la tête et me regardant : — Maintenez, monsieur, vous allez partir, n'est-ce pas ?... Je vous jure que vous ne commetrez pas une mauvaise action... que vous aurez fait votre devoir... alors... laissez-moi... ou je re-urne là-bas...

Et je partis, courant sur le pont, sans me retourner sans vouloir entendre... Et j'entendis... un bruit sourd... Je regardai invinciblement la Seine.

Ses flots dormaient, perfides et attirants, au dessous de moi.

Elle ne pleura plus, son visage était froid et elle restait droite, le regard fixe, comme si elle luttait impérieusement contre une envie intérieure.

Je lui demandai doucement : — Alors ?... vous ne croyez pas pouvoir être plus forte, désormais, contre lui... contre votre amour ? Ne voulez-vous pas essayer, dites ?

Elle sourit tristement, hochant la tête et me regardant : — Maintenez, monsieur, vous allez partir, n'est-ce pas ?... Je vous jure que vous ne commetrez pas une mauvaise action... que vous aurez fait votre devoir... alors... laissez-moi... ou je re-urne là-bas...

Et je partis, courant sur le pont, sans me retourner sans vouloir entendre... Et j'entendis... un bruit sourd... Je regardai invinciblement la Seine.

Ses flots dormaient, perfides et attirants, au dessous de moi.

Elle ne pleura plus, son visage était froid et elle restait droite, le regard fixe, comme si elle luttait impérieusement contre une envie intérieure.

Je lui demandai doucement : — Alors ?... vous ne croyez pas pouvoir être plus forte, désormais, contre lui... contre votre amour ? Ne voulez-vous pas essayer, dites ?

Elle sourit tristement, hochant la tête et me regardant : — Maintenez, monsieur, vous allez partir, n'est-ce pas ?... Je vous jure que vous ne commetrez pas une mauvaise action... que vous aurez fait votre devoir... alors... laissez-moi... ou je re-urne là-bas...

Et je partis, courant sur le pont, sans me retourner sans vouloir entendre... Et j'entendis... un bruit sourd... Je regardai invinciblement la Seine.

Ses flots dormaient, perfides et attirants, au dessous de moi.

# JEUX DE MASSACRE

Un jeu de massacre ! en vérité, voilà un joli cadeau que vous donnez à vos bambins pour leur "petit Noël", s'écrie sarcastiquement le parrain Charles, en se laissant tomber sur le canapé de la "salle à manger", ce jour de fête précieuse, l'hôte de l'après-midi entraîné avec quelques intimes, tandis que les enfants, eux, jouaient au salon, naturellement.

Jeux de massacre ! Bonté divine ! Quelle barbarie dans l'assemblage de ces deux termes, et comme cela prouve votre inconscience de civilisés ! Votre sécurité totale, au point de vue de l'oubli d'atavisme de tout embarras, de tout carquois. Moi, ce soir, moi de massacre, moi fait frémir encore et c'est surtout à l'époque des joyeux et pacifiques masques d'Occident qu'un sanglant souvenir me hante.

C'était à Tanger, où d'ailleurs je suis né. Mon père y cumulait les fonctions d'industriel, d'officier de santé et je crois bien aussi un peu de missionnaire. Nous habitions, au cœur même de la ville, un bel et grand édifice en un "patio" construit sur un terrain qui appartenait à une maison musulmane. Mon père était très épris des choses d'Orient, et comme les Marocains lui baissaient hypocritement l'épaule quand il avait besoin de lui, il se croyait aimé d'eux, et nous l'aimait, ma mère, et moi, parcourir les rues étroites, en compagnie de nos serviteurs indigènes, et me jouer avec nos petits voisins arabes. Nous vivions donc sans méfiance, sans nous douter quelle haine farouche et tenace, quel fanatisme irrécusable ces gens portent en eux.

De temps en temps seulement de petites alertes troublaient notre sérénité. C'était à l'approche des fêtes religieuses et des pèlerinages de la Mecque. Alors des "derwichs", les jongleurs d'une broche, dansaient comme des ours autour d'une lance et faisaient mine de nous défrayer. Dans l'ombre des capuchons les prunelles de nos domestiques s'agitaient de fugitifs éclairs et nos petits amis musulmans plaiffaient sur le bord du toit en nous criant que bienôt, montés sur des Romalis, ils chevaucheraient vers le paradis d'Allah et nous épronneraient à travers des jardins fabuleux.

Parfois aussi des odeurs de pois brûlés et d'étoiles roses s'élevaient du "ghetto" dans un ro-divein. On entendait des cris déchirants, des lamentations, des pleurs, et quand le visage plein d'angoisse et de pitié nous interrogeait notre négre :

— Qu'importe, nous répondait-il ce sont des "yahoudis". Inutile de se tourmenter pour ce joif.

Cependant un soir de sécheresse extraordinaire, un vent de massacre général souffla avec le silence du désert. Cette fois-ci, il ne soufflait pas de piller les Juifs, il fallait aussi exterminer les Chrétiens. Un marabout arriva de Sod, préchant la guerre sainte et affirmant que le ciel rifaisait son œil parce que la terre était asséchée de sang. Des cortèges passaient sous nos murs avec un grand cliquetis d'armes. Des drapeaux vifs et colorés traînaient, des tambours tintaient, des hautbois s'élevaient, et l'appel impérial, les marchands fermaient leur boutique et s'en allaient à la procession barbare.

Nos serviteurs nous avaient quittés, et la nuit nous parvenait des moqueries avaisantes les raglements rauques des hommes qui s'entraînaient avec fanatisme et les halètements des femmes qui les encourageaient.

Comme jadis du temps de Pharaon, toutes les portes des Romalis voués à un massacre étaient marquées d'une croix. Alors notre maison étant la mieux fortifiée, les autres familles européennes se réfugièrent chez nous. Je n'ai point encore oublié les terreur des premiers jours. Nous étions tous, grands et petits, assés dans la même pièce ; on mangeait en commun, dormait en plétoif veillant en commun. Mais surtout on priait et chantaient des cantiques pour ne pas entendre les vibrations lugubres des hallucinants tambours ! Au moindre bruit de pas, nos mères nous réunissaient comme des poussins sous leur jupe et tombaient à genoux, tandis que les pères appuyaient sur la gâchette de leurs fusils. On osait à peine aller puiser de l'eau à la citerne de notre "patio", car des terrasses on nous lançait des pierres, et à travers les barreaux d'une fenêtre, nous vîmes nos amis musulmans nous faire le geste de nous occire.

Et tous les jours des nouvelles sanglantes arrivaient des environs. Un colon avait eu la tête tranchée, un autre était perforé à coups de lance et dans les plaies vives on avait versé du vinaigre. Partout on crevait les yeux, arrachait les langues, coupait les membres. Une pauvre vieille était refendue de rive. On la suspendait à un arbre, la plante des pieds dans une frotte de sel ! Puis on avait posé un troupeau de chèvres par là, et sous la langue râpée des ramants la pauvre vieille avait ri, ri tellement et sursauté, qu'elle en était morte.

Ces histoires-là, nos parents les chuchotaient au frémissement ; mais nous, les yeux écarquillés de curiosité et d'effroi, nous les surprenions. La nuit nous en racontions, puis le lendemain, avec l'insouciance et la cruauté des enfants, nous nous les racontions en les amplifiant encore. Si bien que nous fîmes vite habitués à cette atmosphère de pétil et de férocité, qui exaltait nos

Le nom influe beaucoup sur la destinée. Vous avez vu souvent, n'est-ce pas ? sur les enseignes parisiennes, s'étaler le nom de Boucher, au-dessus d'une boucherie, et de Boulanger, au-dessus d'une boulangerie ? A première vue, cela n'a rien que de très ordinaire, et personne n'y prend garde, si ce n'est pour acheter, ici, une côtelette, et là, un livre de pain. Mais que de Boucher sont bouchers et que de Boulanger sont boulangers qui probablement n'eussent jamais songé à le devenir si leurs ancêtres, ne leur avaient point légué ce nom comme une carte forcée ! Et cela, sans compter les Lebœuf, les Tuvasche, les Boudin, les Meunier, qui s'en rapprochent plus ou moins. Quand on s'appelle Toulon et qu'on se destine à vendre de la toile, il y a du bon, comme on dit au régiment. La chose est toujours possible, et toutes les toiles vendues dans le passé n'empêchent pas de vendre des toiles dans l'avenir. Mais quand on vient au monde avec ce nom de Legrand et qu'un parrain facticieux vous y adjoint le prénom du Petit Caporal, l'aventure prend une tournure plus grave. On a beau s'appeler Napoléon Legrand on ne peut pas toujours conquérir et perdre l'Europe. On ne reconquerra pas Austerlitz et Waterloo.

Napoléon Legrand, par-dessus le marché, était un petit homme. Point de barbe, le nez accusé, le menton proéminent, enfin tout le masque de l'aigle !

Le père de Legrand avait été simple ciseleur de métaux. Cela ne prouve rien. Personne n'est dit, en voyant le Corse se promener dans les rues d'Ajaccio, qu'il coucherait un jour aux Tuileries.

Le grand-père se rapprochait un peu plus de la dynastie impériale : il avait été soldat en Italie, avec Bonaparte, avait accompagné le général, le consul, puis l'empereur, un peu sur tous les champs de bataille, et à tout ce chambardement il avait gagné dix-sept blessures et la croix.

Par même caporal : il ne savait ni lire ni écrire.

Mais la famille possédait sinon son blason, du moins sa devise, aussi orgueilleuse que celle des Rohan et dont elle se glorifiait : Legrand, à Rivoli, en défilant devant Bonaparte, avant la bataille, avait eu un mot héroïque, un admirable mot de troupière que l'histoire nous a conservé.

Sans quitter son rang et seulement la tête tournée vers Bonaparte, le grand-père, bistré, aux yeux enflammés de fièvre, l'humble soldat avait dit :

— Ah ! tu veux de la gloire, toi ? Eh bien, nous allons t'en donner !

Voilà pourquoi le petit Legrand portait le nom de Napoléon. Et au fur et à mesure qu'il avançait en âge se produisant en lui une singulière transformation : il ressemblait à l'empereur !

Du reste, il en était toqué. Il ne parlait que de l'Empereur, ne s'occupait que de l'Empereur. Il en connaissait l'histoire sur le bout de l'ongle et parfois se permettait de critiquer.

— Moi, à la place de Napoléon, je ne m'y serais pas pris comme ça !

Il y eut, à cette époque, une grêle de pièces de théâtre où Napoléon apparaissait, tantôt personnage agissant. On accommodait l'histoire du grand homme à toutes les sauces, depuis le ragot jusqu'au rôt ; depuis le petit vaudeville en un acte jusqu'à l'imposant mélo en un nombre sérieux de tableaux. On vit défilés des Napoléon de toutes les couleurs.

Or, un jour, Napoléon Legrand, qui était ouvrier ciseleur comme son père, mais dont l'atelier chômait, un jour Napoléon Legrand eut une idée. Une idée de génie, naturellement. A force de vivre avec son homonyme, il avait la tête farcie de victoires à gagner, de redoutes à enlever, de drapeaux à conquérir. Et puis, qu'on jouait des pièces où il était question de l'Empereur, pourquoi, lui qui en avait la tête, pourquoi ne jouerait-il pas le rôle de Napoléon ! Et quelle joie, quelle ivresse, lorsqu'il entendait, partout, sur son passage : "L'Empereur ! vive l'Empereur !" Nul autre mieux que lui ne remplirait ce rôle-là.

Il alla se proposer dans les théâtres.

Et de fait, l'idée était bonne. La première fois que le premier directeur le vit, il s'écria : "Tiens ! c'est LUI !"

On l'engagea. Et depuis ce jour, il incarna l'Empereur.

Il incarnait l'Empereur, même dans la vie privée : sa redingote était grise, et il avait adopté un petit chapeau auquel il savait donner la tournure légendaire. Il étudia l'histoire de tous les acteurs qui, avant lui, avaient représenté le Petit Caporal au théâtre : celle de Chevalier, qui créa le "Passage du mont Saint-Bernard" aux Jeux gymniques, dans la salle de la Porte-Saint-Martin, en 1808 ; celle de Gobert qui créa, à la Porte-Saint-Martin, "Schoenbrunn et Sainte-Hélène" ; celle d'Edmond, qui créa au cirque Olympique "l'homme de la Cent jours". Comme Gobert, Napoléon Legrand ne sortit plus, désormais, qu'avec la poche droite de son gilet doublée en cuir, afin de pouvoir priser impérialement. Il savait aussi par cœur l'histoire de Genot, qui chanta à l'Opéra Comique "Josephine ou le retour de Wagram". Quand je dis : "chanta", c'est une façon de dire... parler, car le brave Genot n'avait rien à dire. Puis, l'histoire de Cabot, aux Variétés, dans "Napoléon à Berlin", puis celle d'un précurseur de Duquesne au Vaudeville, Béranger-Perrin, dans "Bonaparte lieutenant d'artillerie" ; celle de Joseph, à la Gaité, dans "Malmaison et Saint-Hélène" ; celle de Francisque sincère, à l'Ambigu, lequel était tellement entré dans la peau de son personnage qu'il était rendu odieux à tous ses camarades ; celle de Frédéric Lemaître dans le "Napoléon" de Dumas ; celle de Taillade dans le Bonaparte au siège de Toulon des "Premières pages d'une grande histoire" ; celles de Lacroixnière, de Barron, de Montdidier, de Mestépès et de bien d'autres !

A force de vivre sur les planches, au milieu des splendeurs et des triomphes, au-dessus des foules agenouillées, Napoléon Legrand — le mien — s'était fait de la vie une image assez peu ressemblante. Il nageait en plein rêve ! Ah ! s'il n'avait pas fallu manger !... Mais quel orgueil lorsqu'il entendait le frémissement de la foule, à son apparition vers le fond de la scène, la main dans le pli de la redingote, l'autre main derrière le dos, la tête frêveuse un peu penchée ! Que de diners en retard compensaient de pareilles joies !

Et lentement, dans cette existence factice, toute en surface, se forgeaient des chimères.

La guerre ne lui apparaissait plus, la vraie, celle qu'on avait faite de son temps, en Crimée, en Italie, en Chine et au Mexique, que comme un héroïque tumulte où il n'y avait pas de coups à recevoir, mais seulement de la gloire et du plaisir à gagner. Sa cervelle était un peu brisée par les batailles du théâtre où les figurants s'entre-choquent en ayant bien soin de ne pas se marcher sur les pieds et dans lesquelles, pour ne pas trop distraire et attrister les spectateurs, on ne leur montre jamais les morts. Il n'entendait de la guerre que les fanfares joyeuses, que les belliqueux "En avant !" sortis de poitrines robustes, quand, penchés, avec des yeux de meurtrier, les bataillons s'élançaient à la baïonnette ; il ne voyait que les défilés glorieux, après la victoire, et

Voilà pourquoi le petit Legrand portait le nom de Napoléon. Et au fur et à mesure qu'il avançait en âge se produisant en lui une singulière transformation : il ressemblait à l'empereur !

Du reste, il en était toqué. Il ne parlait que de l'Empereur, ne s'occupait que de l'Empereur. Il en connaissait l'histoire sur le bout de l'ongle et parfois se permettait de critiquer.

— Moi, à la place de Napoléon, je ne m'y serais pas pris comme ça !

Il y eut, à cette époque, une grêle de pièces de théâtre où Napoléon apparaissait, tantôt personnage agissant. On accommodait l'histoire du grand homme à toutes les sauces, depuis le ragot jusqu'au rôt ; depuis le petit vaudeville en un acte jusqu'à l'imposant mélo en un nombre sérieux de tableaux. On vit défilés des Napoléon de toutes les couleurs.

Or, un jour, Napoléon Legrand, qui était ouvrier ciseleur comme son père, mais dont l'atelier chômait, un jour Napoléon Legrand eut une idée. Une idée de génie, naturellement. A force de vivre avec son homonyme, il avait la tête farcie de victoires à gagner, de redoutes à enlever, de drapeaux à conquérir. Et puis, qu'on jouait des pièces où il était question de l'Empereur, pourquoi, lui qui en avait la tête, pourquoi ne jouerait-il pas le rôle de Napoléon ! Et quelle joie, quelle ivresse, lorsqu'il entendait, partout, sur son passage : "L'Empereur ! vive l'Empereur !" Nul autre mieux que lui ne remplirait ce rôle-là.

Il alla se proposer dans les théâtres.

Et de fait, l'idée était bonne. La première fois que le premier directeur le vit, il s'écria : "Tiens ! c'est LUI !"

On l'engagea. Et depuis ce jour, il incarna l'Empereur.

Il incarnait l'Empereur, même dans la vie privée : sa redingote était grise, et il avait adopté un petit chapeau auquel il savait donner la tournure légendaire. Il étudia l'histoire de tous les acteurs qui, avant lui, avaient représenté le Petit Caporal au théâtre : celle de Chevalier, qui créa le "Passage du mont Saint-Bernard" aux Jeux gymniques, dans la salle de la Porte-Saint-Martin, en 1808 ; celle de Gobert qui créa, à la Porte-Saint-Martin, "Schoenbrunn et Sainte-Hélène" ; celle d'Edmond, qui créa au cirque Olympique "l'homme de la Cent jours". Comme Gobert, Napoléon Legrand ne sortit plus, désormais, qu'avec la poche droite de son gilet doublée en cuir, afin de pouvoir priser impérialement. Il savait aussi par cœur l'histoire de Genot, qui chanta à l'Opéra Comique "Josephine ou le retour de Wagram". Quand je dis : "chanta", c'est une façon de dire... parler, car le brave Genot n'avait rien à dire. Puis, l'histoire de Cabot, aux Variétés, dans "Napoléon à Berlin", puis celle d'un précurseur de Duquesne au Vaudeville, Béranger-Perrin, dans "Bonaparte lieutenant d'artillerie" ; celle de Joseph, à la Gaité, dans "Malmaison et Saint-Hélène" ; celle de Francisque sincère, à l'Ambigu, lequel était tellement entré dans la peau de son personnage qu'il était rendu odieux à tous ses camarades ; celle de Frédéric Lemaître dans le "Napoléon" de Dumas ; celle de Taillade dans le Bonaparte au siège de Toulon des "Premières pages d'une grande histoire" ; celles de Lacroixnière, de Barron, de Montdidier, de Mestépès et de bien d'autres !

A force de vivre sur les planches, au milieu des splendeurs et des triomphes, au-dessus des foules agenouillées, Napoléon Legrand — le mien — s'était fait de la vie une image assez peu ressemblante. Il nageait en plein rêve ! Ah ! s'il n'avait pas fallu manger !... Mais quel orgueil lorsqu'il entendait le frémissement de la foule, à son apparition vers le fond de la scène, la main dans le pli de la redingote, l'autre main derrière le dos, la tête frêveuse un peu penchée ! Que de diners en retard compensaient de pareilles joies !

Et lentement, dans cette existence factice, toute en surface, se forgeaient des chimères.

La guerre ne lui apparaissait plus, la vraie, celle qu'on avait faite de son temps, en Crimée, en Italie, en Chine et au Mexique, que comme un héroïque tumulte où il n'y avait pas de coups à recevoir, mais seulement de la gloire et du plaisir à gagner. Sa cervelle était un peu brisée par les batailles du théâtre où les figurants s'entre-choquent en ayant bien soin de ne pas se marcher sur les pieds et dans lesquelles, pour ne pas trop distraire et attrister les spectateurs, on ne leur montre jamais les morts. Il n'entendait de la guerre que les fanfares joyeuses, que les belliqueux "En avant !" sortis de poitrines robustes, quand, penchés, avec des yeux de meurtrier, les bataillons s'élançaient à la baïonnette ; il ne voyait que les défilés glorieux, après la victoire, et

Voilà pourquoi le petit Legrand portait le nom de Napoléon. Et au fur et à mesure qu'il avançait en âge se produisant en lui une singulière transformation : il ressemblait à l'empereur !

Du reste, il en était toqué. Il ne parlait que de l'Empereur, ne s'occupait que de l'Empereur. Il en connaissait l'histoire sur le bout de l'ongle et parfois se permettait de critiquer.

— Moi, à la place de Napoléon, je ne m'y serais pas pris comme ça !

Il y eut, à cette époque, une grêle de pièces de théâtre où Napoléon apparaissait, tantôt personnage agissant. On accommodait l'histoire du grand homme à toutes les sauces, depuis le ragot jusqu'au rôt ; depuis le petit vaudeville en un acte jusqu'à l'imposant mélo en un nombre sérieux de tableaux. On vit défilés des Napoléon de toutes les couleurs.

Or, un jour, Napoléon Legrand, qui était ouvrier ciseleur comme son père, mais dont l'atelier chômait, un jour Napoléon Legrand eut une idée. Une idée de génie, naturellement. A force de vivre avec son homonyme, il avait la tête farcie de victoires à gagner, de redoutes à enlever, de drapeaux à conquérir. Et puis, qu'on jouait des pièces où il était question de l'Empereur, pourquoi, lui qui en avait la tête, pourquoi ne jouerait-il pas le rôle de Napoléon ! Et quelle joie, quelle ivresse, lorsqu'il entendait, partout, sur son passage : "L'Empereur ! vive l'Empereur !" Nul autre mieux que lui ne remplirait ce rôle-là.